

Baptiste cultivait bien, mais il n'avait pas connu les mauvais jours. Ses comptes faits, à la Toussaint de chaque année, il allait déposer à la banque une bourse enviable.

Son père ne vendait pas ses produits comme il le voulait et quand il le voulait. Il lui fallait parcourir une longue et mauvaise route pour se rendre à la ville écouler les fruits de son rude travail. Depuis, le progrès avait marché et les "chars" depuis quelques années passaient presque à sa porte. Il n'était plus nécessaire de se déranger pour vendre ; des acheteurs, braves hommes aussi, mais réussissant d'autant plus facilement qu'ils multipliaient le mirage autour d'eux, se chargeaient de la besogne. Ils venaient à période fixe, souriants, roulant bonne vie, bien habillés, drainer en ville les produits de Baptiste, comme aussi ceux de presque toutes les terres de la paroisse.

Baptiste n'avait pas eu la chance d'aller à l'école — il le déplorait souvent — et il admirait toujours de plus en plus ces visiteurs qui écrivaient vite, lisaient "à la course" et calculaient si facilement. Il oubliait souvent sa situation si belle, si certaine du lendemain pour envier celle de l'acheteur qui vivait avec "un col dans le cou".

Souvent je l'ai entendu dire à son dernier fils : "Fiston, la journée a été dure, hein. Nous allons t'envoyer au collège et tu vivras mieux que nous. Toi aussi tu auras le col dans le cou". Chaque fois, je lui répétais : "Envoie-le au collège, c'est très bien. Tu as d'ailleurs amplement le moyen de le faire et ce serait mal pour toi de ne pas procurer une bonne instruction à tes enfants. Mais l'histoire du col dans le cou je t'en prie, laisse-la de côté, elle est trompeuse et, laisse tes garçons sur la terre.

Lucien était allé au collège, il avait beaucoup de talent et gardait la tête de sa classe. Chaque fois que le père recevait son bulletin mensuel, il en pleurait presque de joie et disait à sa femme : "Tu lui écriras de continuer à travailler, s'il veut vivre en monsieur." La mère écrivait donc : "Ton père est content de toi ; il envie ton succès qui te permettra de ne pas travailler dur comme nous autres."

Lucien avait appris la leçon, et les vacances arrivées, il passait ses journées "endimanché", ne "frappant pas coup" sur la terre. La chose se répéta jusqu'à la fin de son cours commercial. On lui disait bien au collège qu'on serait content de le voir retourner sur la terre, mais cela le faisait sourire. "Je me prendrai une place en ville et je vivrai bien. Pas la peine de creuser les fossés, de faire la clôture, de traire les vaches, etc."

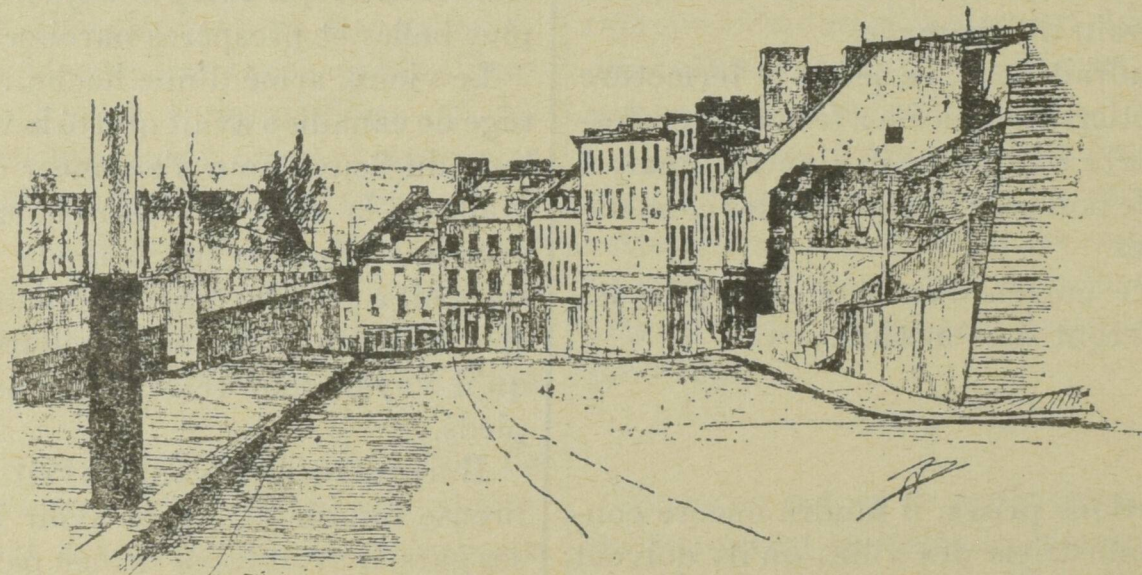
C'était décidé.

Il a tenu parole, a pris une place en ville et il vivote. Il aimerait bien manger encore de la bonne crème douce, mais cela coûte trop cher. Que de choses ses frères peuvent se donner sans s'en apercevoir, et lui, il doit "ménager" et s'en passer pour arriver avec la paie de la semaine.

Tout de même, de "grippe et de grappe", il arrive. Son père est heureux et, sachant qu'il est toujours "endimanché" et qu'il n'est pas obligé de travailler bien fort sur la terre ; il le croit toujours reposé (pour lui travailler des jours et des parties de nuit dans les chiffres, cela n'est pas fatigant) ... et riche.

Ses autres garçons n'ont pas été des privilégiés, ils n'ont pas été poussés à vivre le col dans le cou, mais combien ils vivent mieux que l'autre et combien plus ils n'ont pas à s'inquiéter du lendemain.

C. CLERC



LE VIEUX QUÉBEC. Vue prise de la partie supérieure de la Côte de la Montagne.